LA TRADUCTION DU PATRIMOINE : TRADUCTION TECHNIQUE ET DIFFÉRENCE CULTURELLE

Coralia-Alexandra COSTAŞ[1]

Abstract : Considering that heritage translation, as overall supra-concept, involves the cooperation of several domains, varying from arts to science and technology passing through restoration and conservation, it becomes obvious that the usage of a specialized language, that is a jargon, is unavoidable, and implicitly a translation dealing with heritage can be generically referred to as "technical". To assure the full comprehensiveness of the translation, the translator must ensure not only truthfulness compared to the original but also the filling of the gap very often created by the cultural difference separating the author of the message, its mediator (the translator) and the recipient thereof.

Keywords: heritage, translation, difference, culture, mediation.

Contexte

La traduction du patrimoine est un champ ouvert à plusieurs approches, dont les plus visibles à nos yeux sont celles de la traduction technique et de la différence culturelle. Traduction technique tout d'abord parce les textes d'origines appartiennent à divers domaines tant de la science et de la technologie, que des arts, mais qui impliquent, tous, un langage très spécialisé, donc un jargon, génériquement nommé « technique ».

Nous devons préciser dès le début que ces pages sont inspirées par l'expérience dans les domaines de la traduction et de l'interprétation dans le contexte muséal accumulée depuis 1997 dans le cadre du Complexe National de Musées « Moldova » de Iaşi, dont le siège central se trouve dans le Palais de la Culture. Quatre musées importants de la Roumanie y sont abrités : le Musée d'Histoire de la Moldavie, le Musée de la Science et de la Technique « Ştefan Procopiu », le Musée d'Art et le Musée Ethnographique de la Moldavie. Le Musée de l'Union, le Musée « Poni-Cernătescu » et le Musée Mémorial « Mihail Kogălniceanu », tous les trois situés dans la ville de Iaşi, le Palais « Alexandru Ioan Cuza » de Ruginoasa, le Musée du Vin et de la Vigne, de Hârlău, le Musée de Site Archéologique de Cucuteni font partie toujours de la structure du Complexe National de Musées « Moldova » de Iaşi.

Dans un musée, le visiteur entre en contact non seulement avec les objets de patrimoine constituant l'exposition, mais aussi avec les informations adjacentes fournies à l'égard de celle-ci et des objets qui la composent, qui

[1] Complexe National de Musées « Moldova » de Iaşi, Roumanie, coralia.costas@gmail.com.

BDD-A25264 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:16 UTC)

peuvent prendre la forme des étiquettes, des fiches de salle, des panneaux explicatifs, des guidages assurés traditionnellement par un muséographe ou, plus récemment, par l'intermédiaire d'un audioguide. À ceux-ci, on peut ajouter les brochures, les catalogues et même le site internet. Il est non seulement recommandable mais véritablement nécessaires de s'assurer que les informations sont mises à la disposition des destinataires du message muséal par tous les moyens disponibles car, dans la grande majorité de cas, le visiteur n'est pas spécialiste et par conséquent ces sources auxiliaires d'information ont le rôle de l'aider à (mieux) comprendre les objets qu'on lui présente et donc à atteindre un plus haut degré de satisfaction à l'égard de l'expérience muséale.

Dans la société multiculturelle dans laquelle nous vivons aujourd'hui, la présentation du patrimoine dans une ou plusieurs langues internationales, qui était initialement une simple option, s'est transformée en impératif. L'héritage culturel d'une nation est celui qui l'aide à se définir en tant qu'individualité dans l'interaction avec une ou plusieurs autre(s) nation(s). Formé et consolidé en diachronie, il acquiert sa véritable valeur en synchronie, lors du contact entre deux cultures, entre deux peuples, sans que le nombre des représentants de l'un(e) ou de l'autre soit important dans l'occurrence. La présentation, la traduction et/ou l'interprétation constituent des fonctions indispensables dans la communication du patrimoine.

La perspective de l'autre

En Roumanie, les dernières décennies ont été le témoin d'une véritable ouverture du musée vers le public, vers la communauté, cette attitude constituant déjà la norme presque partout en Europe. L'époque où les musées se contentaient de fournir les informations d'une manière rigide, figée, sans prendre en considération les intérêts et les besoins réels des visiteurs est passée depuis longtemps déjà.

Si face à la globalisation accablante, l'individualité risque souvent de s'effacer, l'héritage culturel – surtout celui qui est présenté dans les musées - condense dans ses multiples facettes la quintessence d'une spécificité, constituée le long du temps, et la valorise, en la transformant en véritable atout dans le dialogue avec l'autre.

À notre avis, la traduction du patrimoine implique toujours une différence culturelle, un vide qu'il faut savoir couvrir pour faire entendre le message du musée, la difficulté du processus consistant précisément en l'effort que le traducteur/ l'interprète doit faire pour que l'information reçue par le destinataire soit complète. À ce but, il est essentiel d'essayer de se rendre compte de la perspective de l'autre, car les résultats de la recherche du patrimoine sont communiqués à des récepteurs divers.

Une première distinction est celle qu'on opère entre les conationaux et les étrangers. En ce qui concerne les premiers, nous distinguons le discours des spécialistes s'adressant à des interlocuteurs ayant un niveau comparable de

BDD-A25264 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:16 UTC)

connaissances, et le langage de vulgarisation, qui suppose une traduction à l'intérieur de la langue. Nous ne limitons seulement à mentionner cet aspect, sans y insister, notre article portant sur la traduction d'une langue d'origine dans une langue cible, de circulation internationale, à savoir le français ou l'anglais.

Dans le cas de l'information adressée aux étrangers, ce sont des spécialistes, d'un domaine ou d'un autre, qui transmettent un message par l'intermède de la traduction, soit à des spécialistes provenant d'un autre pays, soit au grand public d'origine étrangère. Dans cette situation, la précision du langage technique maîtrisé par le traducteur et la capacité de ce dernier d'acquérir des informations assez hermétiques déterminent l'efficacité ou l'inefficacité de la communication. Le long de notre expérience de travail, nous avons eu l'occasion de nous confronter aussi à des situations où l'habileté des auteurs des textes, donc des émetteurs du message, de s'exprimer dans la langue d'origine ne respectait les standards langagiers courants. Paradoxalement ou non, il existe des circonstances où le traducteur, au-delà d'autres difficultés inhérentes à la tâche assumée, se trouve en face de textes qualifiables au moins comme « maladroits ». Ceci peut s'expliquer par le fait que très souvent leurs auteurs font plus d'attention à la précision de l'information technique qu'ils veulent transmettre en tant qu'experts dans tel ou tel domaine, qu'à l'outil de communication qu'est la langue et dont ils se servent. Le traducteur doit donc percevoir au-delà des règles de la grammaire les valences sémantiques de l'énoncé et les transposer dans la langue cible tout en faisant preuve du haut niveau de responsabilité impliquée par sa profession.

À juste titre, la connaissance du vocabulaire spécifique au domaine, le choix des termes précis et l'utilisation d'une phrase claire, dépourvue d'ambiguïté représentent les exigences en fonction desquelles on peut juger une traduction. Dans le cas assez fréquent où le traducteur se heurte à un langage assez figé et à une manière plutôt rigide de construire l'énoncé, sa tâche sera encore plus difficile, parce qu'il devra tout d'abord reformuler de façon que l'information communiquée soit tout à fait compréhensible.

À part les compétences langagières de l'émetteur du message et surtout du traducteur, l'efficacité d'une traduction muséale dépend aussi du niveau de connaissance, par les destinataires, de la langue messagère, car dans le cas où celle-ci n'est pas tout à fait maîtrisée par le récepteur, celui-ci rencontrera des difficultés dans la réception du message. Le degré d'incertitude qui peut persister dans de telles circonstances ne s'effacera pas si le visiteur ne fait pas, à son tour, des efforts pour briser les barrières culturelles et oser demander des clarifications pour tout aspect qui pourrait rester insuffisamment détaillé.

La différence culturelle - une définition possible

Un aspect qu'un traducteur muséal doit toujours prendre en compte, surtout dans des situations d'interprétation, est la différence culturelle qui existe toujours entre les représentants de deux peuples lorsqu'il s'agit d'un

BDD-A25264 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:16 UTC)

effort de compréhension réciproque, et qui se manifeste surtout dans le cas du public généraliste.

Concept opératoire issu de manière prioritaire de la réflexion sur le phénomène de l'immigration et impliquant comme repères « les autochtones » et les « immigrés », la différence culturelle a été perçue « en termes d'adaptation, accommodation, intégration, incorporation, assimilation » dans des études qui « accordent toujours une place centrale à la dimension culturelle, au point de laisser bien souvent dans l'ombre les aspects économiques, sociaux, juridiques et politiques de l'insertion » des nouveaux arrivés (de Rudder, 1985: 24).

Sans qu'il s'agisse pourtant d'une situation d'immigration, la dimension culturelle est bien présente dans le cadre du musée, se manifestant dans la quasi-totalité des cas, sous la forme d'une différence identifiable dans la façon de se rapporter des visiteurs – surtout les étrangers - au contexte local, à l'histoire, aux traditions du peuple et de la communauté au milieu de laquelle l'institution fonctionne.

En termes concrets, toute incursion dans l'univers du peuple roumain dans laquelle on engage les visiteurs étrangers doit avoir comme fondation la présentation, soit-elle en quelques mots seulement, des éléments précis inspirés aussi bien par le contexte général encadrant le discours du spécialiste de musée que par l'idée qu'on a ou qu'on peut se faire des connaissances du destinataire du message.

Une autre distinction a été identifiée entre les spécialistes et les profanes d'un certain domaine. Le plus nombreux groupe de destinataires d'un message muséal, donc spécialisé, même technique, est représenté par le grand public. Formé de personnes intéressées par un champ de la connaissance qu'elles veulent approfondir par la visite d'un musée par exemple, leur niveau de connaissances de ce domaine-là est évidemment plus bas que celui des créateurs de l'exposition.

Le langage employé pour faire transmettre l'information décrivant un objet de patrimoine, une exposition, un musée doit être choisi de façon à atténuer ou annihiler une telle différence. Françoise Raby fournit une description du langage de spécialité qui est absolument adéquate au contexte muséal :

> Un document de spécialité mélange souvent différents langages : langages naturels, langages formels. À l'intérieur des langages formels, il fait appel à des catégories sémiotiques : icônes, graphes, tableaux, diagrammes, etc. On voit bien que comprendre un texte de spécialité suppose une maîtrise de plusieurs codes et langages, la langue étrangère ajoutant un nouveau système sémiotique. (Raby, 1994 : 4)

C'est en partant de telles prémisses que nous considérons que la traduction du patrimoine implique en fait un double processus de traduction : d'une part, le processus proprement-dit de transposition d'une langue A vers

BDD-A25264 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:16 UTC)

une langue B d'un message produit par un émetteur quelconque, dans ce cas le spécialiste de musée ; d'autre part, la suite de transformations successives qui fait en sorte qu'un message émis par le professionnel d'un certain domaine scientifique arrive à être parcouru, accepté comme compréhensible et, enfin, assimilé comme intéressant/ captivant ou par contre rejeté comme ennuyant par un destinataire - le public des musées - dont on ne connait d'avance que partiellement le profil. Cette situation est due au fait que le récepteur du message médié par le traducteur du patrimoine est toujours autre. Les cas sont assez rares quand des visiteurs d'un musée reviennent dans le même endroit pour voir la même exposition. S'ils sont contents avec ce qu'ils ont vu/ appris/ senti la première fois, ils auront l'envie de revenir mais dans la plupart des situations non pour répéter l'expérience mais par contre pour participer à quelque chose de nouveau, c'est-à-dire pour recevoir un nouveau message muséal. En extrapolant, il est donc plausible d'affirmer que de fait, dans un musée, on ne sait pas à qui on parle. Certes, il existe des statistiques avec le profil socio-professionnel des visiteurs, mais celui-ci n'a pas d'utilité du point de vue de l'adressabilité du message de l'exposition, ou du trajet à l'intérieur de celle-ci, ce qui implique un impératif d'adaptabilité.

L'adressabilité, concept qui est tiré du domaine du marketing et dont le but est de communiquer à des individus uniques (identifiés par des adresses réelles ou virtuelles) les messages des campagnes publicitaires, suppose aussi le ciblage des informations commerciales en fonction des achats antérieurement effectués par les clients. Dans le cadre d'un musée pourtant, la situation est en partie différente, parce que le destinataire du message d'une exposition n'aura pas besoin, dans la grande majorité des cas, de revenir au musée pour précisément la même exposition, alors que les acheteurs d'un certain type de pain achèteront en général le type de pain préféré et non un autre. Ce qui fait du produit culturel un produit unique, à la différence du produit de large consommation.

Cette expérience unique qu'est la visite au musée est en fait doublement médiée : il s'agit, naturellement, de cette transposition d'une langue dans une autre langue, mais cette opération est souvent précédée d'une adaptation sans laquelle le message des spécialistes serait difficilement compréhensible. Cela parce que le spécialiste, du moins en Roumanie, parle en spécialiste, c'est-à-dire qu'il s'exprime en utilisant des codes, des formules, des expressions figées, non adaptées au pulse d'une communication à vif. Pour de telles raisons, pour qu'une traduction soit efficace il faut tout d'abord qu'on opère une traduction intra-langagière, dans sa propre langue. Afin d'accomplir un tel but, le traducteur a besoin de confiance en ses propres qualités, en sa capacité cognitive, concrétisée dans de telles situations par la compréhension des données spécifiques à tel ou tel domaine technique, à savoir à tel ou tel jargon.

BDD-A25264 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:16 UTC)

« Il n'est pas de relation intersubjective sans le socle d'une confiance minimale », sociale, facilitée par l'idée d'appartenance à « sa langue », comme le montre Patrick Lamarque, qui affirme aussi que « ceux qui partagent ma langue, partagent avec moi un peu de moi-même » (1993 : 229, 231). Ce n'est qu'après un tel partage de son être intellectuel que le médiateur devient capable d'effectuer une « polarisation » du message (Ibidem : 235), selon les intérêts du destinataire, en d'autres mots de cibler la communication en fonction de l'adressabilité.

Dans ce contexte, il convient d'invoquer le concept de culturème, entendu comme unité minimale, indivisible, porteuse d'information culturelle (Lungu Badea, 2004 : 16). Une traduction muséale peut être considérée comme efficace au moment où une information culturelle est non seulement transmise mais reçue et comprise par le destinataire avec la signification qui y est attachée. Monitorant l'évolution du concept depuis son apparition et les significations qui lui ont été attachées le long des siècles, Georgiana Lungu Badea est d'avis que « (…) le statut du culturème se retrouve dans le vouloir-dire d'origine que le traducteur est appelé à repérer et à restituer de manière à refaire l'atmosphère spirituelle, intellectuelle, culturelle et sociale propre à l'original. » (2009 : 26)

Plus précisément, lorsqu'on invoque des noms ou moments célèbres, tels Étienne le Grand, Tudor Vladimirescu, Alexandru Ioan Cuza, le roi Ferdinand Ier, Nicolae Grigorescu, Mihai Eminescu, l'Union (de 1859 ou de 1918) – sans que la liste soit exhaustive ni l'ordre de l'énumération significatif – il faut absolument expliquer la résonance qu'ils ont dans la pensée du peuple roumain, même si cela implique souvent le dépassement de la tâche de traduction en tant que telle.

L'impératif de l'adaptation

Parce que les textes préparés par les spécialistes sont souvent exprimés d'une manière qui témoigne de leur très haut niveau de connaissances scientifiques, il arrive assez souvent qu'ils contiennent des énoncés au moins maladroits sinon véritablement fautifs du point de vue de la langue source, le roumain, et qui sont pardonnables ou même un exemple de normalité aux yeux / oreilles des autres scientifiques. Pourtant, une telle manière d'élaboration du message risque de rendre le texte incompréhensible pour quiconque ne connaît pas le domaine. Alors, l'une des tâches primordiales du traducteur est celle d'ajuster le texte d'origine de façon qu'il devienne compréhensible sans aucune difficulté et qu'il soit véridique, que le sens ne soit pas détourné. De ce point de vue, cette tâche du traducteur tient plutôt à la maïeutique, compte tenu de son effort en tant que médiateur de transmettre une information vraie. Pour cette raison, les discussions et explications entre l'auteur du texte d'origine et le traducteur sont essentielles dans le processus de transmission du sens. Au-delà des différences qui séparent les domaines de la traductologie et de la

BDD-A25264 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:16 UTC)

linguistique, il existe aussi de nombreux points communs que les deux disciplines partagent[2]. Sans mettre donc le signe d'égalité entre ces deux professions, il est pourtant utile de souligner les qualités du linguiste, telles qu'elles ont été identifiées par Michel Petit, car elles caractérisent aussi l'activité du traducteur qui se penche sur n'importe quel domaine scientifique :

> (L)e linguiste a bien, par principe, une compétence discursive susceptible de s'appliquer aux formes de n'importe quel discours spécialisé, pour les traduire, les corriger, les analyser, les commenter, les enseigner, etc., et que ce faisant il travaille effectivement sur le sens, et donc, par une sorte de processus maïeutique (voir là encore l'activité de relecture/correction), exerce une forme d'interaction sur le contenu, qui s'arrête toutefois normalement à la pertinence cognitive de ce contenu pour le domaine de spécialité, c'est-à-dire son enjeu scientifique (Petit, 1994 :3)

Comme le précise toujours Michel Petit, qui fait appel à des termes déjà introduits par Antoine Culioli, le discours spécialisé peut être caractérisé de « stable » pour ce qui est du contenu et de la configuration d'un tel texte, alors qu'il est aussi « déformable », en tant que structure discursive, linguistique (*Ibidem* : 4).

Se différenciant de l'argot propre par le degré d'opacité, la langue de spécialité se caractérise par la volonté de fournir la « désignation exacte et efficace des objets propres à un domaine ». Elle doit être « non-ambiguë » et doit enlever tout risque d'incompréhension, de malentendu, à l'intérieur du « groupe de spécialistes/ initiés » (Antoine, 2014 :6).

Le linguiste et, implicitement, le traducteur peuvent et parfois doivent intervenir dans le texte pour le rendre (plus) compréhensible. Une traduction qui se résume à traduire les mots d'une langue dans une autre ne peut être efficace par le fait qu'elle ignore le contexte, voire le domaine dans lequel le message est circonscrit, tout comme le destinataire et son niveau de connaissance du sujet. Certes, le traducteur de textes techniques se spécialise le long du temps, il s'habitue avec le champ d'activité, il accumule des informations et devient un pseudo-expert, dans une ou plusieurs spécialités.

Mais que peut-on faire du récepteur du message traduit, qui est dans notre cas le visiteur des musées ? Comment faut-il faire pour deviner le niveau d'intelligibilité pour le destinataire de l'information disponible dans une salle d'exposition ? Les objets qui font partie des collections muséales se caractérisent par un certain degré d'étrangeté : ils s'y trouvent non parce qu'ils sont des objets comme tous les autres mais, bien au contraire, parce qu'ils sont à part : ils sont rares, parfois uniques, ils sont vieux, même antiques, ils sont excentriques, d'une très grande valeur et la liste des qualificatifs peut continuer.

[2] Pour une courte présentation de l'histoire des différends entre la linguistique et la traductologie, cf. Pergnier (2004 : 1-12)

BDD-A25264 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:16 UTC)

Toutes ces informations, qui supposent un certain hermétisme, un degré plus ou moins grand d'opacité, et qui sont connues et, de toute façon, à la portée des spécialistes, ne sont pas facilement disponibles au large public, ni nécessairement compréhensibles par celui-ci. La faute, s'il y en a une, n'est pas au public, mais à une certaine commodité qui fait qu'il soit plus à l'aise de parler à quelqu'un qui parle la même langue, celle de spécialité, qu'à un étranger du domaine.

Dans cette perspective, les informations muséales, au moment où l'on décide de les présenter aux visiteurs pour contribuer à la réception par ceux-ci de l'exposition, doivent être – et généralement, à présent, le sont – énoncées d'une manière qui permette leur lisibilité tant par le spécialiste que par les profanes du domaine. C'est donc dans cette phase-là qu'on opère une première traduction, « intralinguale », laquelle est accompagnée de toute opération d'ajustement qui puisse être nécessaire du point de vue de l'énonciation correcte dans la langue source. Le terme appartient à Roman Jakobson, qui décèle trois types de traductions : intralinguale - à l'intérieur d'une même langue, interlinguale – d'une langue à l'autre, et intersémiotique – d'un système de signes à un autre système de signes (Jakobson, 1963 : 79).

Dans la salle d'exposition, une information qui est toujours présente, quel que soit le type, la dimension, la catégorie, l'emplacement du musée, est l'étiquette d'objet. Celle-ci doit fournir des informations essentielles, telles le nom et quelques détails caractéristiques à l'objet en question : la datation – qui est un élément rencontré dans la (quasi)totalité des musées, l'endroit - de découverte pour les expositions historiques / de manufacture pour les musées techniques/ d'origine pour les objets ethnographiques, l'auteur pour les œuvres d'art, littéraires etc. ou bien l'atelier / la société productrice pour le patrimoine historique, technique. Ce sont des données minimales qui servent à l'identification de l'objet et à sa différenciation des autres objets inclus dans l'exposition. Quoi faire pourtant dans le cas d'une désignation telle le régionalisme roumain *budălău cu brighidău*, qui signifie un récipient en bois, de dimensions assez grandes, dans lequel on bat le beurre à l'aide d'un bâton spécialement façonné à ce but. Évidemment, une telle étiquette laisserait la grande majorité des visiteurs bouche-bé, même les roumains, au-delà du fait que le contexte général de la salle du musée pourrait les aider à deviner l'utilité de l'objet en question. Cependant, il ne serait pas du tout déontologique de laisser les visiteurs deviner de quoi il s'agit dans une exposition, la solution étant donc d'offrir une explication, de procéder à une traduction intralinguale. Ces régionalismes introduisent l'impérativité de fournir des éclaircissements, si précis et succincts que possibles, dans la langue source, afin d'éviter de doubler l'exposition d'objets de patrimoine d'une exposition d'étiquettes. En certains cas, on peut choisir d'accompagner la traduction proprement-dite de la description des objets de musée non seulement de la traduction intralinguale mais aussi de celle intersémiotique. C'est-à-dire qu'un objet signifié est

BDD-A25264 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:16 UTC)

transposé non-seulement en mots signifiants mais aussi en images / dessins/ sons suggestifs. Cette manière de transmission du sens est pratiquée surtout dans le cas des détails qui ne sont pas tout à fait perceptibles, les curateurs choisissant de les présenter à l'aide d'autres systèmes signifiants. C'est ainsi que s'explique la présence de panneaux explicatifs, complémentaires, qui fournissent d'une manière attractive du point de vue graphique des données essentielles pour la réception correcte du message de l'exposition dans son ensemble et de chaque objet en soi. Ou encore des moyens visuels qui amplifient un certain détail de la décoration d'une statuette anthropomorphe néolithique, ou d'une tuile de poêle médiévale, qui risqueraient autrement d'être ignorés. Par exemple, dans la forme actuelle du Musée d'Histoire de la Moldavie, on a intégré dans l'exposition plusieurs courtes vidéos développées à partir des éléments présents sur les objets présentés, ayant comme but de mieux suggérer l'atmosphère spécifique à l'époque.

Les informations graphiques et audiovisuelles qui assurent la traduction intersémiotique du texte source doivent aussi être approchées avec modération, car elles aussi doivent être conçues d'une manière qui permette leur compréhension immédiate par le public. Trois éléments conditionnent, en fait, la réception du message : « la durée d'exposition à chacun des médias, l'interaction avec les autres médias, le niveau de culture professionnelle du récepteur » (Bertin, 1994 :7). Identifiés dans l'analyse du processus d'apprentissage, ces trois composants caractérisent aussi le parcours muséal et l'expérience cognitive vécue par le visiteur. Involontairement et inconsciemment, celui-ci est un apprenant. Le succès de son entreprise visant la relaxation et/ou la satisfaction d'une curiosité est conditionné par ces aspects qui font qu'elle soit doublée d'une transformation, d'une évolution cognitive.

Karin Korning Zethsen identifie quatre facteurs dont dépend la réception du message par le destinataire cible, et qui justifient l'existence du processus de traduction intralinguale, à savoir « la connaissance », « le temps », « la culture » et « l'espace ». Dans le premier cas il s'agit de la capacité de compréhension des données par le récepteur des informations. Le deuxième paramètre se réfère à la nécessité de fournir de nouvelles variantes d'un même texte qui soient en concordance avec les exigences de chaque génération. Le troisième consiste en l'explication ressentie comme nécessaire quand on est devant des différences culturelles, la concrétisation de cet élément étant la pratique de la localisation, un phénomène très répandu ces dernières années. Enfin, le quatrième paramètre s'occupe de la longueur d'un texte source et de la nécessité d'effectuer des découpages, comme dans le cas des versions pour les enfants, ou par contre de l'augmenter pour le rendre plus explicit (Korning Zethsen, 2009 : 805-807). Dans la salle d'exposition, il s'agit, la plupart du temps, d'augmentations à rôle explicatif du texte source.

Des adaptations sont donc nécessaires pour rendre la traduction du texte d'origine acceptable pour le récepteur provenant d'une autre culture, ou

BDD-A25264 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:16 UTC)

en utilisant les concepts introduits par Odile Régent, de laisser la « culture scientifique » se manifester pleinement à l'intérieur de la « culture individuelle », la seconde incluant la première (Régent, 1994 : 2, 5). Des objets culturellement étranges, tels les presses pour épaissir les étoffes, ou les cuves pour fouler les raisins, ou encore les orchestrions, les pianolas électriques, requièrent l'ajout d'explications à rôle adaptatif, qui amène l'objet présenté dans l'univers du visiteur. « Elle est le pont, un passage, une passerelle, qui facilite la réception de l'Autre chez soi grâce à un talent créatif d'acclimatation », affirme Hyonhee Lee dans un texte qui porte sur la réception de la littérature nationale, mais qui trouve son entière validité dans le contexte muséal (2015 : 109).

Le traducteur médiateur

La traduction, cette « façonneuse de cultures », permet en fait un échange et, surtout, un enrichissement cognitif bidirectionnel (Delisle, 2014 : 46). Dans l'ère de la communication on ne monologue plus. L'autre est tout aussi important que soi, c'est pourquoi il faut savoir apprendre ces attentes et surtout aller à la rencontre de celles-ci. Pour ce faire, le traducteur doit « être en situation de répondre aux besoins perçus de ses lecteurs » (Hewso, 2014 : 33), c'est-à-dire qu'il doit prendre en considération tous les éléments dont il dispose sur le bénéficiaire de la traduction, dans notre cas, le visiteur des musées.

Une fois l'argumentation arrivée à ce point, il convient de considérer en quelques mots aussi la position du traducteur, ce sujet intermédiaire servant d'interface à la communication interculturelle. Sa tâche n'est pas facile parce que pour se faire comprendre il doit tout d'abord se mettre dans la peau de l'énonciateur et essayer de voir avec ses yeux. C'est une opération partiellement comparable à celle de l'acteur qui entre en scène, et qui laisse de côté sa personnalité, sa vie entière pour incarner le personnage. Pour de telles raisons, le traducteur est « internement divisé et multiple, dépourvu d'une position stable ». L'interprète l'est aussi à un plus intense degré (Sakai, 2009 : 175).

Apparemment absent quand il s'agit de la réception, du traitement cognitif des informations écrites et/ou graphiques disponibles dans une salle d'exposition, le traducteur devient plus perceptible comme présence lorsqu'on fait appel à des dispositifs de type audioguide ou à divers systèmes multimédias. Physiquement, le traducteur ne peut être vraiment présent dans le processus de transmission du sens que dans des situations d'interprétation, lesquelles dans un contexte muséal ont d'habitude lieu lors des guidages en langue étrangère, quand le muséographe qui assure le guidage dans la langue source est accompagné d'un interprète qui facilite la compréhension du message par le récepteur. Le grand avantage de ces circonstances est représenté par le fait que l'adaptation du degré de spécialisation, d'hermétisme de la présentation se passe beaucoup plus directement et avec des résultats immédiats, par interaction précisément ciblée.

BDD-A25264 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:16 UTC)

« Médiateur interculturel », le traducteur en général et, selon nous, surtout le traducteur muséal, doit faire preuve d'un « habitus (…) fragmenté, pluriel, dynamique », qui admette des « variations intra-individuelles », qui lui permettent des rôles multiples, apparemment opposés (Meylaerts, 2013 : 124).

Nous pouvons donc conclure cette incursion dans un volet de la traduction interculturelle, à savoir la traduction muséale, en soulignant que l'activité traductive « n'est nullement une activité neutre ou invisible, au contraire de ce que l'on a pu en penser en d'autres circonstances (…) puisque les langues et la traduction portent en elles la pluralité irréductible de l'humain » (Iveković, 2009 : 2). Grâce à la traduction, même intralinguale, le sens du message muséal acquiert corporéité.

Bibliographie :

Antoine, Fabrice (2014) : « Les langues de spécialité sont-elles des argots comme les autres ? Convergences/divergences, enjeux lexicaux, stylistiques et traductologiques », *ASp (en ligne), Intersections – l'anglais de spécialité, creuset multidomaine*, no. 66 / 2014, Groupe d'étude et de recherche en anglais de spécialité, Institut du Monde Anglophone, Université Paris 3, document consulté en ligne, le 13 août 2016, url de référence : http://asp.revues.org/4523.

Bertin, Jean-Claude : « L'enseignant, le professionnel et l'apprenant : confrontation des cultures et choix des matériaux pédagogiques », *ASp (en ligne), Actes du 15e colloque du Geras*, nos. 5-6 / 1994, Groupe d'étude et de recherche en anglais de spécialité, Institut du Monde Anglophone, Université Paris 3, document consulté en ligne, le 10 août 2016, url de référence : http://asp.revues.org/4023.

Delisle, Jean (2014) : « Dimension culturelle de certaines dimensions de la traduction », *Atelier de traduction, Dossier : la dimension culturelle du texte littéraire en traduction I*, no. 21/2014, Editura Universităţii din Suceava, sous la coordination de Muguraş Constantinescu et de Raluca-Nicoleta Balaţchi, pp. 37-62.

Hewson, Lance (2014) : « Baba, bouille, brouet : les dangers de l'hybridité », *Atelier de traduction, Dossier : la dimension culturelle du texte en traduction II*, no. 22/2014, Editura Universităţii din Suceava, sous la coordination de Muguraş Constantinescu et de Raluca-Nicoleta Balaţchi, pp. 23-34.

Iveković, Rada (2009) : « Que veut dire traduire ? Les enjeux sociaux et culturels de la traduction », *Revue Asylon(s) Que veut dire traduire ?*, no. 7/2009-2010, document consulté en ligne, le 10 août 2016, url de référence : www.reseau-terra.eu/article889.html.

Jakobson, Roman (1963) : « Aspects linguistiques de la traduction », *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, pp. 78-86.

Korning Zethsen, Karin (2009) : « Intralingual Translation : An Attempt at Description", *Meta: journal des traducteurs/ Meta: Translators' Journal*, no. 4/2009 (vol. 54), Les Presses de l'Université de Montréal, pp. 795-812.

Lamarque, Patrick (1993) : *Les désordres du sens : alerte sur les médias, les entreprises, la vie publique,* ESF éditeur, Paris, collection « Communication et complexité », dirigée par Jacques-Antoine Malarewicz.

BDD-A25264 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:16 UTC)

Lee, Hyonhee (2015) : « L'adaptation et la réception de la littérature française en Corée », *Atelier de traduction*, no. 23/2015, Editura Universităţii din Suceava, sous la coordination de Muguraş Constantinescu et d'Anca-Andreea (Brăescu) Chetrariu, pp. 97-110.

Lungu Badea, Georgiana (2004) : *Teoria culturemelor, teoria traducerii*, Editura Universităţii de Vest, Timişoara.

Lungu Badea, Georgiana (2009) : « Remarques sur le concept de culturème », *Translationes*, no. 1, *Traduire le culturème,* Editura Universităţii de Vest, Timişoara.

Meylaerts, Reine (2013) : « The Multiple Lives of Translators », *TTR: traduction, terminologie, rédaction*, *Traduction et conscience sociale. Autour de la pensée de Daniel Simeoni / Translation as Social Conscience. Around the Work of Daniel Simeoni,* no. 2/ 2013 (vol. 26), sous la direction d'Alexis Nouss et d'Hélène Buzeiln, l'Association Canadienne de Traductologie, pp. 103-128.

Pergnier, Maurice (2004) : « Traduction et linguistique : sur quelques malentendus », *La Linguistique,* no. 1/2014 (vol. 40), Société Internationale de Linguistique Fonctionnelle, Presses Universitaires de France, Paris, document consulté en ligne, le 13 août 2016, url de référence : www.cairn.info/revue-la-linguistique-2004-1-page-15.htm.

Petit, Michel (1994) : « Le fond et la forme. Réflexion sur les limitations culturelles de la manipulation linguistique en langue de spécialité : l'anglisticien et le discours scientifique », *ASp (en ligne), Actes du 15e colloque du Geras*, nos. 5-6 / 1994, Groupe d'étude et de recherche en anglais de spécialité, Institut du Monde Anglophone, Université Paris 3, document consulté en ligne, le 06 août 2016, url de référence : http://asp.revues.org/3966.

Raby, Françoise (1994) : « Les relations entre savoirs linguistiques et savoirs de spécialité dans la construction des processus de passage de l'être « cultivé » à l'être « civilisé » », *ASp (en ligne), Actes du 15e colloque du Geras*, nos. 5-6 / 1994, Groupe d'étude et de recherche en anglais de spécialité, Institut du Monde Anglophone, Université Paris 3, document consulté en ligne, le 25 juillet 2016, url de référence : http://asp.revues.org/4010

Régent, Odile (1994) : « L'article scientifique : un produit culturel », *ASp (en ligne), Actes du 15e colloque du Geras*, nos. 5-6 / 1994, Groupe d'étude et de recherche en anglais de spécialité, Institut du Monde Anglophone, Université Paris 3, document consulté en ligne, le 11 août 2016, url de référence : http://asp.revues.org/4017.

(de) Rudder, Véronique (1985) : « L'obstacle culturel : la différence et la distance », *L'Homme et la société*, nos. 77-78, 1985, *Racisme, antiracisme, étranges, étrangers*, L'Harmattan, Paris, pp. 23-49

Sakai, Naoki (2009) : « Dislocation in Translation », *TTR: traduction, terminologie, rédaction*, *La traduction au Japon / Translation in Japan,* no. 1/ 2009 (vol. 22), sous la direction de Natalia Teplova, l'Association Canadienne de Traductologie, pp. 167-187

BDD-A25264 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:16 UTC)